



REPORTAGE

LE QUOTIDIEN D'ADOS SYRIENS EN CAMP DE RÉFUGIÉS

Depuis le début de la guerre en Syrie, en mars 2011, environ 1,5 million de Syriens se sont réfugiés au Liban, pays voisin. Parmi eux, 500 000 sont des enfants et adolescents. Ils vivent en ville, dans des immeubles abandonnés ou encore dans des camps informels. Malgré le travail de nombreuses associations, leur vie quotidienne reste bouleversée par leur situation.



« *L'objectif de l'association, avec ce bus, n'est pas de remplacer l'école, mais d'aider les enfants et adolescents à renouer avec l'apprentissage...* »



© Amel International

Chaque matin, le bus de l'association d'Amel débarque dans le camp de réfugiés d'Housh el Harine, dans la Bekaa Ouest, à environ 15 kilomètres de la frontière syrienne. Il est 8h30, les jeunes arrivent peu à peu. Des chaises, des tables, un tableau et des tonnelles sont installés à l'extérieur du bus : c'est là qu'ont lieu les activités et cours de soutien. Il y a cinq « classes » en fonction du niveau des jeunes. Six professeurs, quatre animateurs et un chauffeur se relaient pour assurer les activités dans les différents camps de la région. Les jeunes de 7 à 14 ans sont particulièrement concernés, car à leur âge, l'école est obligatoire au Liban.

Redonner aux jeunes le goût d'apprendre

Pourtant, parmi les 500 000 jeunes réfugiés syriens, seule la moitié est scolarisée. Les écoles et collèges sont souvent loin, refusent parfois les jeunes Syriens et surtout, les cours sont difficiles à suivre pour eux. Certains ne sont pas allés à l'école depuis très longtemps, et ceux qui ont suivi les cours en Syrie ne parlent que l'arabe. Or au Liban, l'enseignement est bilingue en arabe et anglais ou arabe et français. Certains ados syriens sont scolarisés dans les écoles non officielles tenues par des associations, qui tentent de les aider à maintenir leur niveau. D'autres sont scolarisés dans les mêmes écoles que les Libanais, comme Abel Al Latif, 13 ans. Il vit dans ce camp informel depuis 8 ans maintenant. « *Je participe aux activités d'Amel le matin et l'après-midi je vais à l'école, dans un village voisin* », détaille le jeune garçon. « *J'aime bien le matin parce*

qu'on ne fait pas qu'apprendre, on peut aussi jouer ». L'objectif de l'association, avec ce bus, n'est pas de remplacer l'école, mais d'aider les enfants et adolescents à renouer avec l'apprentissage, de les aider dans leurs devoirs et de leur proposer des activités éducatives.

Une approche ludique

Dans le bus, il y a donc des tableaux, des stylos, des feuilles, mais aussi des ballons et des accessoires en tout genre pour proposer des jeux aux enfants du camp. « *Ce que je préfère, c'est le foot* », affirme Ismaël, 14 ans, qui vit dans ce camp depuis 4 ans. Avec Abel Al Latif et Khaled, ils forment un trio inséparable. Ce jour-là, Madji, un des animateurs de l'association, organise un atelier cerceaux. Installé sur un terrain à l'écart des tentes, Khaled, 13 ans, s'entraîne à en faire tourner trois autour de sa taille !

L'association accueille 80 à 90 enfants dans son bus. Une classe dans le bus, quatre sous des tentes, en fonction du niveau, soutien scolaire ou alphabétisation. L'association essaie de ne jamais interrompre l'école, pour que les enfants s'habituent à toujours venir à la même heure. Ils ont quand même dû fermer cet hiver à cause d'une tempête. Dans cette région, il peut pleuvoir et neiger en hiver et, en été, les températures sont proches de 40°C et la sécheresse fait rage.

Parmi les jeunes présents ce jour-là, Abel Al Latif est le seul à être scolarisé. Khaled l'a été à un moment, « *mais j'ai arrêté car*

c'était trop difficile à suivre », avoue-t-il. Ismaël aimerait bien y aller, mais « *l'école ne veut pas de moi* », déplore-t-il. Abel Al Latif prend le bus pour aller à l'école l'après-midi avec d'autres ados syriens. Pour pouvoir les scolariser, les écoles ouvrent l'après-midi : le matin, ce sont les jeunes Libanais qui vont à l'école, normalement. Quand ils sont partis, l'après-midi, ce sont les Syriens qui viennent apprendre.

L'après-midi, à quelques kilomètres de là, le bus d'Amel se déplace dans un autre camp informel, désigné sous le nom de « Kamed 005 ». L'équipe s'installe à l'entrée. Dans ces camps, tout est décidé par le *chaouich*, le chef du lieu en quelque sorte. C'est lui qui autorise ou non les associations et journalistes à entrer, et leur dit où rester. Comme le matin, en quelques minutes, plusieurs espaces de classes sont déployés avec l'aide des enfants. Pour ceux installés à l'extérieur, l'après-midi commence par 45 minutes d'anglais. Au programme : la date du jour, puis les produits du quotidien, comme les fruits et légumes. Suivent ensuite 45 minutes de mathématiques. Les enfants ont au plus une dizaine d'années, les autres sont aux champs. Ce jour-là, Amel accueille un nouvel enfant. « *Il y a tout le temps des mouvements de camp en camp* », explique Batoul, l'assistante sociale. Les familles se déplacent pour trouver du travail, rejoindre un proche, chercher de meilleures conditions de vie... La jeune fille prend alors place dans le bus pour un petit entretien. « *On leur demande s'ils sont déjà allés à l'école, si oui, s'ils*



© Amel International

savent dans laquelle et on teste leur niveau pour les mettre dans un groupe homogène », continue Batoul.

Un accès difficile à la santé

L'association intervient aussi dans le domaine de la santé. **Au Liban, se faire soigner coûte très cher** : il n'y a pas de sécurité sociale comme en France. Il faut souvent déboursier 100 ou 200 dollars pour une simple consultation médicale. **Il est donc impossible pour les réfugiés syriens, mais aussi pour de nombreux Libanais vulnérables, de se soigner correctement. Grâce à des cliniques mobiles, installées dans des petites camionnettes, les soignants vont à la rencontre des personnes dans le besoin.**

Ce jour-là, la clinique mobile est installée dans un tout petit village de la Bekaa Ouest. À son bord, il y a un médecin, une infirmière, une assistante sociale et un chauffeur. Le docteur Sami Tolany reçoit essentiellement des femmes et de jeunes enfants. Il y a aussi quelques adolescents, mais la plupart sont à l'école ou travaillent dans les champs. Pour s'y rendre, certaines personnes marchent plus de 10 kilomètres, d'autres viennent en moto. Ce matin, Mohamed, 12 ans, a quitté le camp avec sa mère pour consulter à la clinique mobile. Il a mal au ventre et beaucoup de mal à dormir. Le docteur Tolany l'examine. A priori, rien de grave sur le plan physique, il repart avec des médicaments pour le soulager. Mais sur le plan psychologique, les choses sont plus difficiles à gérer à cause des traumatismes de la guerre, de l'exil et des conditions de vie dans le camp.

Les ados viennent le plus souvent consulter à la clinique mobile à cause de la grippe ou de diarrhée. Ils ont aussi des questions liées à la puberté et aux changements hormonaux. La travailleuse sociale, Nadat, prend le temps de répondre à toutes leurs questions. Elle a avec elle, dans le camion, des panneaux de sensibilisation sur l'hygiène ou l'alimentation.

Par ses différentes actions, Amel International essaie, comme d'autres associations, de pallier les manques d'infrastructures et de soutien aux populations syriennes réfugiées dans les camps informels du Liban. Pour tous, ados comme adultes, l'avenir est difficile à envisager : pour beaucoup de réfugiés syriens, face aux conditions de vie dans les camps, le seul espoir est de pouvoir rentrer un jour en Syrie, ou de partir s'installer en Europe.

Un quotidien difficile à concilier avec une vie d'ado

Au camp, les maisons sont en réalité des tentes, faites de bric et de broc, de bâches, de taule et de morceaux de bois, parfois de quelques briques. À l'intérieur, on trouve de quoi dormir pour tous les membres de la famille, un coin cuisine et une télévision. « *Ce sont nos mères qui cuisinent le soir, sous la tente. On regarde la télévision tous ensemble* », racontent les trois ados. « *On regarde surtout des séries syriennes* », précise Ismaël. « *On joue aussi à des jeux vidéo. Parfois je joue toute la nuit et j'ai du mal à me lever le matin* ». À la difficulté du quotidien et de l'école s'ajoute celle du travail. Pour aider leurs familles à subvenir à leurs besoins, Abel Al Latif, Khaled et Ismaël travaillent dans les champs avec leurs parents. Pour vivre dans ce camp informel, les familles syriennes doivent payer l'emplacement de la tente, l'électricité, l'eau, et cela coûte très cher ! Mais il y a peu de travail au Liban, et encore moins pour les réfugiés syriens. Ils n'ont le droit de travailler que dans trois secteurs : l'agriculture, le bâtiment ou le recyclage.

Au moment où nous les rencontrons, c'est la saison de la récolte des pommes de terre. Sous les tonnelles du bus d'Amel, seuls les plus jeunes sont présents. Les ados sont partis travailler. « *On ramasse surtout des oignons et des pommes de terre* », racontent les trois ados. « *On travaille de 8h à 16h pour gagner 8 dollars [environ 7 euros]. Mais les champs où on travaille sont assez loin du camp. On part à 6h du matin car on a 1h30 de marche* ».

PAR JULIETTE LOISEAU